

Femme dans son bain s'épongeant la jambe

Johanne Dubuc

Number 91, Fall 2001

Eaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14601ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubuc, J. (2001). Femme dans son bain s'épongeant la jambe. *Moebius*, (91), 23–26.

JOHANNE DUBUC

Femme dans son bain s'épongeant la jambe

Femme dans son bain s'épongeant la jambe. Femme dans un tub de bois ancien. Tête en chignon. Corps bien en chair. Femme dans l'intimité de sa toilette infusant des herbes et des plantes odorantes. Verveine, lavande, bergamote. Ou peut-être. Tilleul, romarin, sauge. On dirait un effet vaporeux autour d'elle. Des volutes émanant de sa peau avec les parfums. Et ses gestes qui font des cascades, l'eau coulant entre ses orteils quand elle lève la jambe pour éponger son mollet. Femme dans son bain. De profil. Avec une commode au ton d'ocre dans un coin, contre un mur qu'on dirait tapissé de feuilles de vigne et de lignes vertes en forme de vrilles. Une chaise au bois fruitier, au dossier cintré, ajouré, où l'on a jeté les vêtements, négligemment. Toilette du matin ou toilette du soir? On ne sait. Un rendez-vous galant? On ne sait encore. Peut-être, seulement, pour prendre soin d'elle, pour la promesse des douceurs au sein des effluves de citronnelle? Pour l'eau cajoleuse. Pour le plaisir. Femme douce, belle et replète. 1884. Femme d'une autre époque. Un tableau de Degas.

Sur l'autre mur devant. Cent ans plus tard. Un miroir en ovale. Un visage de femme s'y reflète. Du bleu sur les paupières. Du noir sur le bord des cils. Puis, du rouge sur les lèvres. Qu'elle enlève. Un tampon rougi entre ses doigts. Elle s'approche de la glace; s'examine pendant que l'eau coule dans la baignoire. Femme dans son miroir qui observe la femme dans son tableau. Femme sous le tube au néon. Encore bien en chair. Cœur en chignon. Elle se regarde. Se trouve méconnaissable. Trop pleuré. Yeux bouffis. Des traces de rimmel le long des joues. Pour l'amour. Mais, pour l'amour, se dit-elle, tout en semblant supplier son reflet, pourquoi?... pourquoi?... Femme dans son miroir plongeant dans les ombres de son regard.

Femme sur une toile de tain. Que les sanglots étranglent. Que les pleurs, reprenant de plus belle, étreignent. Avec les couleurs qui coulent sur son visage. Les larmes strapassant ses joues de noir et de bleu blafard. Pleurer, pleurer toujours. Ce n'est pas une vie. Attendre. Se morfondre. Plier. Non, plus jamais. Rompre pour de bon. Ne plus céder. Ne plus faillir. Ne plus crouler devant ses paroles mielleuses et ses promesses. Ne plus l'entendre quand il dit m'aimer. Ne plus le croire. Ne plus le revoir. Jamais. Plus jamais.

En proie à ses pensées. Comme s'il était devant elle. L'amant dont elle accuse les traits dans le miroir. Femme devant la glace en médaillon dont le visage s'estompe jusqu'à s'effacer sous le visage de l'homme en surimpression. Un doute. Un serrement encore dans la poitrine. Et s'il revenait. S'il se mettait à l'attendre, lui. S'il lui prenait de lui téléphoner, de lui envoyer des fleurs ou pis, des lettres, insistant pour se faire pardonner. Mon minou, mon minou... pour que la belle se fasse chatte à ses pieds, claquant ensuite la porte en la traitant de chienne. Non, ne pas céder. Ne pas faillir. Tenir bon. Même si ça fait mal. Ouverte à l'os. Dans l'âme. Courage! Courage! se répète-t-elle intérieurement, se tenant debout devant le miroir jusqu'à ce que le visage de l'homme s'efface, jusqu'à ce qu'elle le chasse à pleins poumons, jusqu'à ce que son cri, enfin, ne fasse qu'une buée. Jusqu'à ce que... Ses pleurs recommencent.

Femme dans son miroir qui cherche les parfums de la femme dans la baignoire. Verveine, lavande, bergamote. Ou peut-être. Tilleul, romarin, sauge. Des tons doux. La lumière entre les orteils. Celle de la cascatelle. Reflets odorants. Parfums tranquilles auxquels elle voudrait croire. Parfums promis. Vie nouvelle. Mais tout à coup, une voix d'homme, qui semble surgir d'une pièce voisine, l'arrache de ses rêves. Son cœur bondit. Son sang fait un tour. Ses viscères se tordent. Elle respire mal. Un sursaut rempli d'une terreur qui lui semble une éternité. Aussitôt, elle se cramponne à la poignée de la porte de la salle de bain, vérifiant du même coup si elle est bien verrouillée. Un réflexe. Écoutant à travers. Les nerfs à fleur de peau. Reprend son souffle en s'apercevant qu'il ne s'agissait que

d'une voix à la radio. Mais, sur le coup... encore sous le choc, elle n'avait pas pensé à la minuterie de l'appareil déréglée par la panne du matin. Elle déverrouille la porte. Sort dans le couloir. Marche difficilement. Éreintée. Va fermer la radio. Le cœur à l'envers. Le lit défait. Elle ouvre un tiroir de la commode où sont rangés ses sous-vêtements, retire un peignoir en ratine du placard. Puis, elle revient dans la salle de bain. Des haut-le-cœur, soudain, qui viennent de très loin. Elle lève le couvercle de la cuvette. À genoux. La tête dans la cuvette. Elle vomit toutes ses entrailles. La bile aussi. Depuis longtemps. De la peine à se relever. Un mouchoir pour essuyer ses lèvres. Un bruit de chasse. Femme qui ferme des robinets. Femme sur un tapis de bain enjambant une baignoire.

Assise. Femme dans son bain épongeant ses larmes. Femme aux éclats de rire brisés. Femme qui pleure et n'en peut plus. Plein d'eau sur les prunelles. Le cœur blanc de peur comme la pulpe blanche d'un fruit où les empreintes de dents ont la profondeur d'un cri. Belle peau de pêche, comme on dit. Avec, sous la douce pelure, le creux profond laissé par le cœur dénoyauté; avec, sous la douce pelure, un creux profond, strié, comme sous la chair des prunes. Elle voudrait se voir dans un tub ancien. Tête en chignon. Corps bien en chair. Prenant plaisir dans l'eau cajoleuse. Un effet vaporeux autour d'elle. Et tout apaisée par les volutes émanant de sa peau avec les parfums, elle voudrait en elle, un instant, ressentir un silence tranquille infusant ses herbes, goûter aux câlins de camomille et aux murmures framboisés. Se sentir légère comme un nénuphar sur des eaux calmes et simplement se laisser emporter par les douceurs odorantes. Elle voudrait entendre, tout bas, des paroles qui ont des parfums de pins et de cocottes, de cèdres et de mélèzes qui poussent aux abords des rochers moussus. Sans que ça crie tout le temps à en fendre le ciel. Elle voudrait un sentiment de plénitude. Paisible. Elle voudrait dans son bain, à l'instant, l'eau de la montagne si agréable à l'oreille. L'eau qui berce. L'eau qui caresse.

Femme aux yeux humides dont le bleu, aujourd'hui, fait le tour des paupières. Femme aux lèvres rouges. Femmes aux rides de sang. Qu'elle essuie. Un tampon

rougi entre ses doigts. Femme baignant dans une infusion de tamier. Une odeur de raisins sauvages. Ces fruits qu'on appelle aussi l'herbe aux femmes battues. Non. Plus jamais, se dit-elle. Plus jamais. Femme au visage tuméfié. Femme aux mollets meurtris. Femme dans son bain s'épongeant la jambe.